

LE PAPILLON DE ZHUANGZI (Tchouang-Tseu)

Du taoïsme

Zhuangzi se rendait dans le royaume de Tchéou. Il suivait un chemin sinueux, sinuant au pied de la montagne, tout en courbes douces et paresseuses. C'était un beau matin d'été que parfumaient subtilement mille fleurs cachées et que des trilles d'oiseaux divers, d'oiseaux à plumes, rendaient sonore et transparent comme une timbale de verre.

Il marchait la tête un peu penchée sur l'épaule, attentif aux cailloux qui roulaient de temps à autre sous ses sandales, tout autant qu'aux minces nuages qui filaient dans l'azur. Depuis des heures déjà il avançait ainsi, tout empli du vaste monde. Un peu en contrebas coulait le fleuve Houang-ho, au cours impétueux.

Zhuangzi ne se trouvait plus très loin maintenant de la passe de Hien-kou. Il l'atteindrait avant la nuit. Ses pensées couraient au-devant de lui, sans hâte et sans contorsions vaines. Simplement, elles évoquaient la personne de son ami Houei Che le sophiste, son hôte demain, le seul ami qui lui donnait une réplique savante et hardie, le seul avec qui la dispute, au lieu de fatiguer l'intelligence, ne faisait que la fortifier.

« Qu'est-ce que l'infiniment grand ? demandait Zhuangzi, qu'est-ce que l'infiniment petit ? »

Houei Che plissait malicieusement les yeux : *l'infiniment grand, honorable ami, c'est ce qui n'a point de dehors, l'infiniment petit ce qui n'a pas de dedans*¹

Et les deux compères de méditer là-dessus avec toute la gravité qu'une telle définition exigeait.

L'infiniment grand, je l'appelle le Grand Un, reprenait Houei Che, l'infiniment petit le Petit Un.

L'un et la totalité. L'un et l'autre indifféremment. Zhuangzi reconnaissait cette théorie qui fond et confond les extrêmes, aussi appréciait-il tous ces sophismes que son interlocuteur aimait à soumettre à sa sagacité : *le ciel est aussi bas que la terre, la montagne est aussi*

¹ D'après Zhuangzi cité par Max Kaltenmark in : *Lao-Tseu et le taoïsme*. Collection Maîtres spirituels, Editions du Seuil, 1994.

plate qu'un marais. Le soleil quand il atteint son midi atteint son couchant, quant un être naît, il meurt...²

Zhuangzi souriait sans trop s'en rendre compte, mais à peine. Une lumière presque imperceptible passait sur son visage qui se recomposait aussitôt.

Alors qu'il glissait dans une nouvelle méditation, il croisa un groupe de bûcherons. Il marqua le pas pour les saluer, les autres s'inclinèrent avec une même componction et, tout de suite après, leurs haches retombaient avec un rythme mécanique sur les troncs épais, libérant des senteurs de résine et de champignon. Un seul arbre, à l'immense et abondante frondaison, demeurait debout dans la saignée végétale. Zhuangzi s'étonna poliment : « Et pourquoi donc, vous ne touchez-vous pas à ce vénérable feuillu ? »

Quelques uns suspendirent un instant leur cognée ; l'un d'entre eux, après une lente courbette fit cette réponse : « Il ne vaut rien Seigneur. Le peu qu'il nous rapporterait ne balancerait pas la peine qu'il nous coûterait » Ainsi donc, pensa Zhuangzi, parce que son bois ne peut servir, cet arbre mourra de sa belle mort. Son maître Laozi (Lao-tseu) ne soutenait-il pas que la seule efficacité réside dans le vide : rester sans mérite, ne point chercher la réussite sociale, cultiver l'anonymat, se tenir loin de toute civilisation, se faire aussi inutile que possible ou, pour dire mieux, demeurer « au centre de l'anneau » ?

De cela Zhuangzi se sentait convaincu. Il connaissait par cœur le Tao-tö-king³ du saint initiateur de la doctrine qui illustre si parfaitement et si poétiquement cette suprême valeur de la vacuité :

Les trente rais d'une roue ont en commun un seul moyeu ; or, c'est là où il n'y a rien (dans le creux) que réside l'efficacité du char. On façonne l'argile en forme de vase ; or, c'est là où il n'y a rien que réside l'efficacité du vase.

O⁴n perce des portes et des fenêtres pour se faire une maison ; or, c'est là où il n'y a rien que réside l'efficacité de la maison.

² *Ibid.*

³ Livre sacré du Tao et du Tö. Ouvrage attribué à Laozi (570-490 avant J.C.)

Ainsi, nous croyons bénéficier des choses sensibles, mais c'est là où nous n'apercevons rien que réside l'efficacité véritable ⁵.

Par association d'idées lui revint alors à l'esprit l'époque où le roi Wen de Tch'ou lui avait proposé une charge ministérielle. Il avait reçu l'émissaire avec bienveillance, mais l'offre alléchante d'un titre envié, honorable et prestigieux, ni même mille livres d'or qu'on y ajoutait, ne l'avaient fait fléchir. Aucun frémissement n'avait troublé sa conscience claire. Plus on s'élève, plus la chute devient mathématiquement inévitable, plus l'illusion se renforce. Nul n'y échappe, à l'exception de celui qui connaît la *voie* (Tao)...

Que cachent-elles toutes ces caresses des puissants, sinon leur propre intérêt ?

Ainsi pare-t-on le bœuf qu'on destine au sacrifice après l'avoir engraisé ; pendant des années on le ménage, on le soigne, on le brosse avec soin ; et lorsqu'enfin il atteint le bon poids, lorsque sa viande persillée ne saurait devenir plus savoureuse, on le revêt de tissus richement brodés, on enrubanne joliment ses cornes ivoirines puis, au son des flûtes, on le conduit – respectueusement – à l'autel où un coutelas sacré lui tranche le col, dans l'instant.

Que valent de la sorte cette gloire bruyante, ces égards délicieux, s'ils doivent s'achever dans le sang ? Mieux vaut naître et demeurer un petit animal sale, répugnant, méconnu, qu'un bœuf magnifique dont on chante les louanges et qu'on égorge au bout du compte comme une simple bête de boucherie. Pour vivre heureux, vivons cachés !

Zhuangzi reprit sa route. Les premières ombres du soir rampaient déjà dans le fond des vallées ; le grand fleuve se noyait peu à peu en lui-même, indistinct désormais de ses rives. Les oiseaux murmuraient un reste de leurs chants en sourdine, *decrecendo*, blottis les uns contre les autres, au sein du feuillage enrobant et moelleux. D'autres bestioles maintenant prenaient leur place dans les airs, de petites choses au masque hideux, aux dents acérées, aux ailes nues, qui rôdaient silencieuses.

Zhuangzi se décida à passer la nuit dans le creux d'un vieux laquier. La faim, à ce moment précis, tira sa conscience du côté de son estomac. Il mangea, il but, se roula dans son manteau de laine et, dans l'obscurité tout à fait venue, il s'abandonna au sommeil.

⁵ Traduction M. Kaltenmark.

Il voletait avec une aisance qui le surprit un peu. Ainsi, pensa-t-il, on pouvait se tenir en suspens au-dessus de toutes choses. Ses grandes ailes ne l'embarrassaient point, bien au contraire ; elles ne cessaient de battre avec une majestueuse ampleur. Tout son corps s'emportait dans un sens et dans l'autre, spontanément ; aussitôt qu'il souhaitait s'élever, il s'élevait, aussitôt qu'il voulait se déplacer à droite, à gauche, il s'y trouvait sans effort. Parmi toutes les fleurs odorantes de catalpas, de mûriers, de cerisiers, il n'en choisit qu'une qui s'entrouvrait comme avec pudeur, montrant derrière l'ourlet que faisait le bord de chaque pétale une profondeur subtile, une profondeur extrême qui devait recéler la petite goutte d'eau sucrée à point.

Zhuangzi se fit cette remarque pertinente, à ce moment-là, qu'aucun papillon ne résisterait à cette liqueur délicate, d'une fluidité telle qu'elle en était à peine matérielle. Et lui Zhuangzi ne résista pas. Il développa sa trompe qui s'enfouit dans la corolle, bousculant les grêles étamines, frôlant l'ovaire bordé de pointes rudes, comme un cilice pour atteindre, enfin, la minuscule poche mielleuse. Il soupira d'aise, ses ailes bien redressées, agitées de légers tremblements de plaisir. La fleur s'ouvrait davantage à l'instar d'une maîtresse domptée. Zhuangzi en reçut comme une bouffée de tiède désir, de complice assentiment. Il passa de fleur en fleur jusqu'à ce que la soif le fit plonger, de façon impromptue vers la première flaqué d'eau au bord du chemin. Il but goulûment, sans retenue, presque sauvagement, au point que la honte lui laissa la trompe en l'air, dans une position assez ridicule, sans doute. Dans le même moment il perçut sa propre image. Narcisse ne dut point éprouver plus de plaisir et de ravissement que Zhuangzi. Il se voyait parfaitement dans le miroir parfait de l'onde immobile. Et que voyait-il ? Un superbe animal aux ailes sombres éclaboussées de mille flammes d'or, dont certaines s'achevaient en pointes sanguines, jaillissant dans un élan centrifuge irrésistible. Cela ressemblait à un feu d'artifice, comme retenu à jamais dans la pellicule subtile d'une poussière écaillée⁶. Zhuangzi regardait tout cela avec une certaine allégresse. Pourtant, se sermonna-t-il, il me faut demeurer impassible, au « centre de l'anneau », comme tout bon

⁶ Il pourrait s'agir de *Papilio clytia dissimilis* (Papilionidae) que l'on rencontre de l'Inde à la Chine et jusqu'à Taiwan.

adepte du Tao, n'est-ce pas ? Je me nomme Zhuangzi et je me rends auprès de mon ami Houei Che.

Zhuangzi ? Qui était Zhuangzi à propos ? Il s'observa une nouvelle fois dans l'eau parfaite. Il n'y vit qu'un papillon et rien d'autre.

J'aurai donc rêvé, se dit-il.

Mais les choses étaient-elles aussi simples ? Comment distinguer le rêve de la veille, non pas le rêve de la réalité, parce que, à sa façon, le rêve représente aussi une réalité. Ce qu'il faut déterminer, c'est justement ce degré de réalité. Est-ce que le critère décisif ressortirait, par exemple, à la logique ? Beaucoup de rêves ne présentent pas de thème bien fixé, les personnages, les situations apparaissent et s'enchaînent de manière abracadabrante et on ne manque pas, en le racontant, de mettre en relief cet aspect grotesque. D'un autre côté, d'une nuit à l'autre, aucune continuité ne s'affirme⁷ ; l'aventure commencée un soir ne se poursuit pas le soir suivant. Ce qui définit le mieux le monde onirique tient dans le fait qu'il ne laisse voir ni cohérence, ni fond, ni direction privilégiée et maintenue.

Zhuangzi se sachant papillon ne s'étonnait point. C'était là une contradiction, semble-t-il, car il ne pouvait pas être un papillon. En tout s'il l'était, tout se déroulait de manière satisfaisante ; il éprouvait la faim, il se nourrissait ; la soif, il s'abreuvait. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Quoi de plus logique que de se poser sur une fleur et d'y faufler sa trompe ?

Ainsi donc, tout rêve – si toutefois il rêvait bien – ne s'identifiait pas nécessairement à une dégradation systématique, à un mélange sans signification, à un pot-pourri de souvenirs divers. Cette observation incita Zhuangzi à réfléchir – encore que cet exercice se faisait insensiblement de plus en plus pénible – sur la nature de l'état de veille. Ce qui lui donne la primauté sur le rêve s'explique aisément : après le rêve, la vie reprend son cours et se rattache à la dernière journée vécue. Voilà la continuité. Mais cette continuité, pour autant, se confond-elle avec la logique ? Cela reste à définir, car tout dépend de ce que l'on considère et de l'échelle à laquelle n se place. Par exemple, on admettra volontiers que le monde onirique demeure incertain et que fort souvent, mais pas toujours, il se contredit en

⁷ A l'exception, sans doute, de certains cauchemars récurrents.

lui-même hardiment, que les phases ordonnées (comme mon rêve en ce moment, se dit Zhuangzi) sont les plus rares, que l'absurdité s'y déchaîne et y règne. D'ailleurs même cette séquence du papillon apparaît, ou devrait apparaître, comme totalement irréaliste, puisque le rêveur – bien que sa conviction intime de voler et de butiner demeure entière – *n'est pas* un papillon.

Mais pourquoi, au fait, un papillon ne s'appellerait-il pas Zhuangzi ?

Je suis un papillon et je m'appelle Zhuangzi. L'évidence s'impose d'elle-même et ne demande aucune démonstration. De quoi m'étonnerais-je, s'étonnait-il ? En fait, je suis un papillon et je rêve que je suis un homme.

Maintenant, reprit le papillon, examinons en quoi consiste plus précisément ce que l'on nomme l'existence à l'état de veille. Elle présente de la cohérence, certes, et toutes ses périodes se tiennent les unes les autres avec un commencement, un milieu et une fin. On possède une identité qui persiste à travers les années, une personnalité, et l'ensemble compose une histoire originale et définitive. Aucune comparaison avec le rêve, ses successions chaotiques durant la même nuit, ses coq-à-l'âne, son renouvellement incessant au cours de la vie (Cependant, ne revient-on pas sur certains mêmes rêves, peut-être pendant des décennies – sans le savoir ? Ne forment-ils pas alors une suite ordonnée dont seules quelques épaves surnagent, pour une raison ou pour une autre, à la surface de la conscience éveillée ?).

Le soleil se déplaçait un peu dans le ciel radieux, les fleurs se balançaient comme un lourd pendule. Le papillon savourait tout cela avec tout son corps, avec tous ses sens. Ô grand Lépidoptère, merci pour de telles douceurs ! Mais il ne suçait plus le suc des corolles. Une idée le travaillait.

Voyons, prenons en considération la totalité d'une existence individuelle. Qu'y observe-t-on ? Une certaine intelligibilité générale, certes. Toutefois, les contradictions ne manquent pas, les ruptures, les incohérences. Elle s'inscrit dans la contingence pure et, finalement, on ne pourrait assurer que fondamentalement elle diffère du rêve. C'est le même vide, la même inanité. Quand on dort on pense que tout est vrai ; quand on ne dort pas, il arrive qu'on éprouve la sensation désagréable – presque angoissante – que ce n'est qu'un mauvais rêve. Vivre et rêver, cela revient au même. Ou bien je suis le philosophe

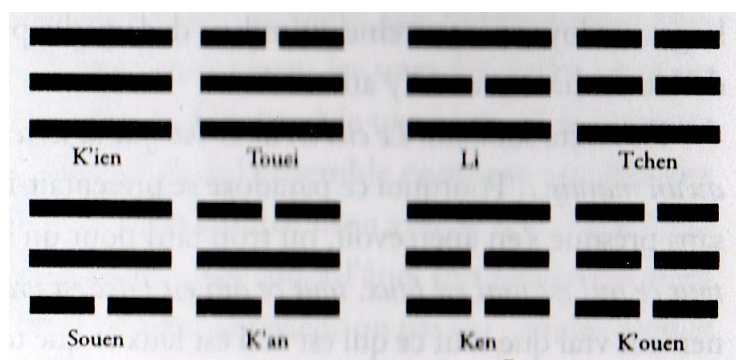
Zhuangzi perdu dans le songe d'un papillon, ou bien je suis un papillon égaré dans celui de Zhuangzi.

Sur ces mots, le papillon se réveilla, Zhuangzi ouvrit les yeux. La rosée du premier matin lui gelait les os. Il se pelotonna dans sa laine, étira ses antennes et toussa longuement.

Les brumes du sommeil se dissipèrent tout à fait, maintenant, et Zhuangzi redevenu lui-même (du moins en était-il convaincu, parce que *l'évidence s'impose d'elle-même et ne demande aucune démonstration*) reprit sa route. En contrebas, dans l'obscurité encore, bourdonnait, gargouillait le Houang-Ho ; la passe de Hien-kou se révélait tout entière au regard ; au-delà surgirait une vallée large, verdoyante et sereine au milieu de laquelle prospérait la délicieuse cité de Houai-li. Son ami l'y attendait.

Il s'arrêta soudain. *Le ciel est aussi bas que la terre, la montagne est aussi plate qu'un marais...* Pourquoi ce paradoxe se présentait-il à son esprit ? Il enchaîna, sans presque s'en apercevoir, ou trop tard pour qu'il se reprît ou se corrigât : *tout ce qui est vrai est faux, tout ce qui est faux est vrai...* Bien sûr, il est certainement vrai que tout ce qui est vrai est faux, et que tout ce qui est faux est vrai ; et d'ailleurs, si c'est vrai, c'est donc faux. Zhuangzi fronça sévèrement le sourcil, agacé par cet enfantillage. Il le regretta tout de suite. Non, pas enfantillage. Pardon ami Houei che. Non, pas enfantillage mais harmonie des contraires, réalité unie, homogène et sainte, faite de tous les contraires, fusion du maximum et du minimum, balancement majestueux du Yin et du Yang⁸, depuis les trois traits pleins du Yang (le K'ien) jusqu'aux trois lignes brisées du Yin (le K'ouen) en passant par toutes les combinaisons possibles.

Son regard renversé vers l'intérieur, il visualisait les trigrammes sacrés.



⁸ Le Yang, principe masculin, force, lumière solaire, chaleur, activité ; le Yin, principe féminin, faiblesse, lumière lunaire, froid, passivité. Le Yang et le Yin, principes opposés et complémentaires.

Mais à propos de quoi cette méditation familière ?

Quelques images remuaient en lui dans une sorte de lumière tamisée : un papillon, des fleurs, lui-même...Son rêve se reconstruisait pièce par pièce, il se faisait plus présent seconde après seconde jusqu'à ce que, enfin, il se déploie comme une banderole de victoire. Il le tenait dans toute sa plénitude, il le revisitait avec une telle force que tous les poils de son corps se hérissèrent. Mais l'incertitude à nouveau le saisissait : homme ou papillon ? Qui suis-je vraiment ? Il lui fallut promener son regard sur le sentier et les falaises proches pour retrouver son aplomb. Il pesait de tout son poids sur le sol pour sceller son contact physique avec la réalité de ce monde.

Après cette courte émotion, son intelligence ébranlée voulut analyser l'événement. La veille et le rêve ne se situent-ils pas, l'un par rapport à l'autre, comme le ciel et la montagne de Houei-Che ? Comme le vrai et le faux ? Les trigrammes sacrés – inventés, dit-on, et dessinés pour la première fois par Fou Hi – n'enfermaient-ils pas la solution de cette étrange confusion dans l'appréciation du réel ? Celui-ci, dans son intégralité, pouvait être le K'ien ; dans sa manifestation minimale le K'ouen.

Mis le réel ne paraît jamais avec cette vigueur suprême ou avec cette débilité extrême. Dès lors, la bonne combinaison pour désigner l'existence éveillée devait comprendre un trigramme composé de deux lignes pleines et d'une ligne interrompue, laquelle introduit la part du doute nécessaire qui fait que la vie de tous les jours présente parfois un aspect inquiétant. Quant à la combinaison qui représenterait l'existence onirique, elle tiendrait dans un trigramme constitué par deux lignes interrompue et une ligne pleine, laquelle signifie la part de certitude qui s'introduit dans les songes et les rend, de ce fait, comme objectifs. En examinant les huit trigrammes fondamentaux, Zhuangzi remarqua que, mis à part les deux extrêmes, les six restants pouvaient s'associer deux à deux et satisfaire à sa définition du rêve et de l'état de veille.

Mais en vérité, les seuls trigrammes qui lui semblaient le mieux rendre et le rêve et l'état de veille étaient, pour le premier K'an, pour le second Li, parce que dans chaque cas, au centre de tout fantasme onirique se tient quelque chose de ferme, une énergie forte (K'an) tandis que dans toute réalité sensible, dont témoignent nos sens, se profile une

incertitude, une sorte d'état constamment proche de la rupture (Li), sans que cette rupture se consume jamais tout à fait, restant, en quelque sorte, une promesse, une prémonition, mais qui suffit à donner à la vie de tous les jours un aspect déroutant, ambigu, alarmant selon les flux et reflux des événements et de sa propre personnalité.

Pour ce qui regarde les autres trigrammes, les dispositions différentes des traits pleins et des traits interrompus marquaient assez heureusement les subtiles variations du sentiment de la vie en général. Enfin, en associant et en superposant ces couples de trigrammes, on en arrivait à un même hexagramme présentant toujours la réunion du K'ien et du K'ouen, autrement dit le totalié Yang-Yin : hexagramme de l'équilibre où le vrai et le faux, l'en-bas et l'en-haut, l'homme et la femme se fondent et se confondent, distincts absolument dans leur unité, indissociables absolument dans leur différence (sachant que les 64 hexagrammes possibles expriment encore d'autres réalités.)

Cependant, les trigrammes et leurs arrangements multiples satisfaisaient pleinement l'esprit et le sentiment, apportaient une franche lumière sur la nature du monde, l'ordre universel s'y faisait sentir sans retard. Fruits de la plus fine intelligence, ils introduisaient à la vue sereine de la réalité, à la vie céleste. Réaliser la divinité, ce doit être cela : se savoir conscience individuelle et séparée, s'éprouver conscience totale de ce qui est et de ce qui n'est pas, du temps qui passe et de l'éternité. Vivre revient à rêver, rêver se ramène à vivre. Question de dimension et de disposition du moment, de circonstance et de lieu. Point de mystère, ici, mais une ineffable rencontre, une imperceptible coïncidence dont un indicible décalage établit la différence.

D'ailleurs, se dit Zhuangzi, n'ai-je point dans mon grand ouvrage, le *Zhuangzi*⁹, évoqué déjà toutes ces choses ? N'ai-je pas rapporté le voyage spirituel de Lie-tseu qui chevauchait le vent ? Nul n'ignore non plus la randonnée intérieure du roi Mou de Tchéou qui visita les régions du Ciel et qui s'éleva jusqu'à un point mystérieux d'où il ne voyait plus ni le soleil, ni la lune au-dessus de lui, ni les mers, ni les fleuves, ni les terres en dessous de lui. Pris de vertige, il demanda alors grâce et, tout aussitôt se trouva ramené dans son palais ; ses courtisans lui souriaient ; il venait de s'assoupir quelques instants.

⁹ Ou le *Tchouang-tseu*.

La même aventure advint à Houang-ti, le souverain jaune qui explora un pays inaccessible : *c'est une contrée que vous ne pouvez atteindre ni en bateau, ni en char, ni à pied...* Moi-même, songea Zhuangzi, n'ai-je pas entrepris de telles pérégrinations à la rencontre des génies qui se font porter par l'air et les nuées, traîner par des dragons volants qui s'ébattent hors des quatre mers et qui représentent le modèle de la sainteté ? Est-ce que les génies, est-ce que les dragons existent, demanderait une âme simple, est-ce qu'il n'y a pas là quelque abus d'imagination, tolérable chez le poète, indigne chez le philosophe, quelque mensonge de fabuliste, aussi délicieux soit-il, mais dont les enfants seuls seraient les dupes ?

Il faut bien se garder, n'est-ce pas, en vertu des forces qui composent l'harmonieux univers dans toute sa variété, d'affirmer que ceci existe et que cela n'existe pas. Dans une certaine perspective les dragons relèvent de la pure fantaisie, mais dans une autre, ils livrent une réalité indubitable. Ce que voient les yeux, ce qu'entendent les oreilles, c'est quelque chose ; ce que perçoit l'esprit c'est autre chose et, finalement, c'est la même chose. Il n'y a pas moins de réalité dans le rêve que dans la veille, pas plus de vérité dans la veille que dans le rêve. Une fois cela compris, on atteint *presque* à la sagesse ; car l'authentique sagesse dépasse encore toutes ces considérations, comme le roi Mou de Tchéou en eut la vision : plus rien au-dessus, plus rien en dessous.

Zhuangzi descendait maintenant vers la vallée ; il effleurait, parfois, de son bâton de marche, les herbes humides encore qui léchaient le bas de sa robe. Du voyage intérieur il passait au voyage extérieur. Il conserverait son rêve précieusement, comme une expérience rare : *nous savons tous voyager à l'extérieur pour y chercher ce qui nous manque ; mais c'est par le voyage intérieur, par la randonnée spirituelle que nous trouvons à nous satisfaire entièrement...*

Quel que soit le voyage, intérieur ou non, matériel ou spirituel, il conduit d'un point à un autre. On ne se rend pas au hasard, on trace le chemin ; on choisit la bonne voie, il n'en existe jamais qu'une seule et toute la tâche du sage tend à la découvrir. La voie ou la façon d'aller, le Tao ou la méthode ; car, la méthode, selon son origine grecque ne signifie rien d'autre que « suivre un certain chemin ».

Il aperçoit déjà les petites maisons de boue et de roseaux coupés du village de Houai-li et, là-bas, son ami Houei che, les bras tendus qui l'attendait et qui souriait d'aise, sur le pas de sa porte. Quel plaisir ils prendraient tous deux en savourant, tout à l'heure, un bol de nouilles accompagné de petits légumes salés et d'un pot de thé noir bouillant. Ils deviseraient du tout et du rien...

Il allongea le pas.

Soudain, en un éclair, il s'enleva vers le soleil...homme ou papillon ?

Voici un premier texte extrait de mon ouvrage « Le tonneau de Diogène » paru en 2002 aux éditions Quintette (Paris)